

Les Cent  
de Itvan Kebabian

Sur un ciel de nuit sans étoiles, un ciel de Paris, une petite lumière, celle d'un avion, se déplace. On entend

Nitch off: *Passe-moi la clé des PTT.*

Skimo off: *J'ai vérifié la trappe, c'est plus bloqué. J'ai fait sauter le cadenas. Je vais guetter en bas, pendant que vous êtes sur le toit.*

La petite lumière d'avion continu à se déplacer dans le ciel. On entend maintenant une sirène de police qui s'approche, puis s'arrête, on entend le moteur de la voiture rouler, puis la sirène se remet en marche et s'éloigne.

Nuit. Paris vu du toit d'un immeuble.

Haiastan off: *Arone et Eiro vont poser le blason.*

Arone off: *Je fais le tracé, toi le remplissage.*

Des silhouettes traversent le toit portant une échelle. Ils passent d'un toit d'immeuble à un autre. On voit la ville en bas.

Ils portent toujours l'échelle, la posent contre un mur, une des personnes monte.

L'échelle contre le mur du toit, et la ville qu'on voit en bas, ça a quelque chose de vertigineux.

Off Haiastan : *On pourra nous suivre de Pantin jusqu'ici...*

La rue. Nuit. Skimo est dans la rue et regarde vers le toit. Sur un mur du toit apparaît progressivement la lettre T puis la lettre W...le plan s'arrête là.

Jour. D'une manière fugitive, on voit TWE, sur le mur du toit. C'est vu d'en bas, on ne voit pas le tag en entier, juste le haut des lettres. Le toit empêche de voir le tag en entier. Plan tremblé, fugitif.

Nuit. Un grand pano avec une affiche publicitaire. De dos, une personne sur une échelle tient une bombe de peinture et projette la peinture sur l'affiche.

Un dessin apparaît, couvrant l'affiche publicitaire.

Ce qui était bien avec le tag, c'est qu'il n'y avait jamais d'exhibition, dans ce monde envahi d'images, des visages qu'on voit partout, nous on voulait laisser une trace sur un mur.

C'était un mélange de clandestinités et de visibilité. Visibilité de nos dessins, et une clandestinité de personnes. On avait l'impression que les dessins apparaissaient la nuit, on ne voyait jamais quelqu'un graffer

Nuit. Quelques passants dans la rue, plus en plus rares, il doit être tard. On entend le son d'une bombe à peinture. La rue, éclairée par les néons, est pourtant clin, pas de tags.

Jour. L'affiche publicitaire. Maintenant il y a un dessin gigantesque à la place de la publicité. Derrière ce dessin immense, on voit la perspective de la rue couverte de graffs. Bien que spontané et irréfléchi le tag n'est rien de moins que non intentionnel ou naïf, mais il est l'expression délibérée d'un mode de vie, d'un point de vue sur la vie, d'un point de voir et de vivre, d'un refus et d'un défi.

Un groupe de garçons de 13 ans passe devant les graffs.

On les entend parler :

Un des garçons ( il est chinois) : *On voit bien ta signature.*

Un autre : *Je pense à placer mon graff de manière à exploiter au mieux la surface.*

Un autre : *...comme la fois où j'ai peint les portes d'un ancien bloc opératoire ...*

Soir. Un petit appartement.

Une femme chinoise parle en chinois avec quelqu'un hors champs dans un petit appartement. La télévision est allumée, nous ne sommes pas en face de l'écran, on voit juste la lumière bleu de l'écran (la pièce est assez sombre). On entend la voix de Claire Chazal : ... la jeunesse semble incontrôlée... La voix en chinois couvre le reste des paroles de Claire Chazal. Un garçon, un de ceux qu'on avait vus dans la rue, s'approche de la télé et l'éteint. La voix de la femme crie en chinois. Dans la même pièce, il y a deux lits superposés. Un homme, en faisant un saut en arrière, se projette vers la couchette supérieure.

Un tunnel du métro. Des silhouettes avancent dans le noir. De temps en temps, on

aperçoit un visage. On entend des voix dans le noir et le grincement des pas sur des petites pierres.

*On cherchait des lieux or la loi, des zones de non-droit, des zones pirate.*

*On avait appris à prendre en otage les lieux de la publicité sans payer pour être vue.*

*Ce qu'on voulait c'est laisser une trace. On arrivait à faire chuter le prix d'immobilier quand on s'attaquait à un quartier.*

*Ce qu'il fallait, c'est se procurer les bombes de peintures. On proposait à des boutiques de graffer leur store en métal. Souvent, ils acceptaient. On leur demandait en échange de nous acheter les bombes de peinture.*

*...ou les volaient dans les magasins de bricolage...*

Ils s'enfoncent dans le tunnel de plus en plus sombre. On entend le grésillement des pas sur les petites pierres entre les rails, ça rajoute au fait de « s'enfoncer »...On dirait Voyage au centre de la Terre.

*L'argent, on se le répartissait, nous avons fait nos caisses communes, quelquefois on trouvait des commandes. On nous payait pour graffer l'intérieur d'une boîte de nuit..., l'argent était mis dans une caisse commune...*

Ils s'éclairent avec les lampes de poches. Quand la lampe de poche éclaire un tag, qui est fait avec de la peinture chrome, l'image devient presque surexposée, la peinture chromée brille.

*La RATP a déclaré que réparer ces dégâts lui coûte par an quelque 5 millions et demi de francs à l'époque, pour une seule rame.*

*Nous n'avions pas l'impression de dégrader nous y avons fait des dessins.*

Un des tagueur éclaire un graff, la signature d'un autre groupe, il dit : *ce sont ceux du 20e, de Jaurès, ils avaient couvert nos tags par leurs signatures.*

Au-dessus de la signature de l'autre groupe, il y a une couronne dessinée, il barre la couronne.

Plus loin, dans la pénombre, quelques personnes observent. On aura l'impression qu'il y a un danger : un autre groupe de tagueurs. Ceux du 20e...Le deuxième groupe regarde à distance. Un des garçons du premier groupe se tourne vers les personnes du deuxième groupe : *Tu dois être rapide, ton trait doit être juste, précis, judicieux et harmonieux dans la composition du mur.*

Haiastan

Le risque n'était pas par rapport à la sanction pénale, mais plutôt dans la réussite esthétique.

Nitch

Ce qui nous attirait, c'est de pouvoir faire du dessin sans préparer le support, le rapport au mur est direct et spontané.

Vince

Le support doit déjà être une peinture en soi avant même d'y avoir apposé tes éléments propres, tes éléments graphiques.

Jokka

Ce qui me plaisait c'est le compromis entre les fresques légales et le vandalisme.

*Les terrains vagues devenus « civilisés », avec ses règles, ses codes et ses coutumes sont devenus tristes à force : c'était comme voir des pirates rejouer les tribunaux, le vote, faire sa propre police ; c'était l'île du Roi de mouches. C'était déjà comme une révolution récupérée ... même si, encore aujourd'hui, cette possibilité de liberté, je ne désespère pas de l'entrevoir...*

*Nous, cette liberté, on l'avait pris.*

Devant un graff avec des lettres TWE, dans le tunnel (le graff est peu visible), on voit les personnes du deuxième groupe poser pour une photo, un des garçons est chinois.

On entend : *on mettait quelqu'un d'autre à notre place sur la photo.*

On dit clairement, *toi tu vas être Nitch* (en montrant le chinois), *toi Skuze*... Le flash de la photo, l'image est surexposée, presque comme une fin bobine de film... Sur cette image blanche off: ( ça peut apparaître en lettres sur l'écran)

*Nous nous sommes inventé des noms : Skuze, Nitch, Eiro, Arone, Vince, Jokka, S. Hiro, M. Zad, Sem G., Haiastan... Nous avons marqué la ville par ces noms. Aussi par nos dessins. Nous avons voulu laisser des traces. Ces traces changeaient notre vie.*

De nouveau le mur est sombre, et les personnes devant aussi. On entend :  
*...le nom du tag soit on te le donne, soit tu le choisit, mais pour le garder il faut l'imposer. Il arrive quelquefois qu'une autre personne ait pris le même nom ; le meilleur graffeur ou le plus fort, garde le nom, l'autre est obligé de changer, il y avait dans le graff un côté liberté incontrôlée.*

Le tunnel noir. Du noir du tunnel un visage vient vers la lumière d'une station ( les stations restent éclairées la nuit). Puis un autre visage. On reconnaît les visages des personnes du deuxième groupe.

Les tagueurs arrivent dans un endroit éclairé : toutes les stations restent éclairées la nuit. ( À partir de ce moment, il y aura seulement le deuxième groupe qu'on verra à l'image) Ils avancent vers les quais de la station du métro.

Ils remontent sur les quais vides.

Ils ouvrent la grille du métro avec le passe et sortent dans la rue. Il fait nuit.

La même entrée du métro de jour. Des passants. Ce plan est court, fait à la main, tremblant.

Dans un wagon du métro, jour. Arone, Nitch et Skuze sont debout avec une échelle. Ils ont des sacs à dos. Arone s'assied ; une petite signature TWE, juste au marqueur, sur le siège. Arone : *Un des cent est passé là.*

La même petite signature sur un mur, puis sur un autre. Des personnes de dos s'approchent de la signature ( c'est les mêmes qu'on avait vu dans le wagon du

métro)

La fin de la journée. Il fait presque nuit. La même signature sur un portail fermé d'un chantier de démolition. La nuit, on se perdait et on se retrouvait dans notre ville comme dans une ville créée par nous.

Les mêmes personnes passent devant le portail, et escaladent le mur à côté.

Ils traversent le chantier de démolition. Au fond, il y a une usine désaffectée.

L'usine désaffectée. La nuit. Un groupe de personnes, des gitans, sortent par un trou cassé dans le mur. Celui qui est encore à l'intérieur passe à celui qui est déjà à l'extérieur un tas de câbles électriques. Les tagueurs arrivent. Les autres continuent à sortir leurs câbles. Les deux groupes ne parlent pas entre eux.

Nitch : *Un lieu sans keufs et sans toys.*

Une fois l'entrée libre, les tagueurs escaladent et entrent. Le seul éclairage, les lampes de poche.

Quand ils sautent à l'intérieur, des pigeons s'envolent. On entendra juste le bruit des ailes et on verra le rayon de lumière de la lampe de poche, traversé par le vol des pigeons.

Il y a un silence... ils écoutent.

On entend le son des billes des bombes, on a l'impression qu'il y a un autre groupe.

Dans la pénombre, quelqu'un braque une lampe de poche sur eux.

Arone : *Le gardien...*

Ils courent vers la sortie.

Off Skuse : *Vince ! Arone !*

Skuse tient une lampe de poche, qu'il braque dans la direction par où sont parti les autres.

Les autres, Vince, Arone, Koddo, Eiro reviennent.

On ne voit pas le visage de Skuze, la lampe de poche est face caméra.

Skuze : *t'inquiète pas pour le bruit des bombes, ça va pas nous griller, j'ai mis des aimants aux culs, pareil pour la lampe, on verra la sienne avant qu'il nous voie ; ce serait plutôt l'odeur qui va nous faire griller, ça sent déjà à trois kilomètres.*

Ils inspectent le lieu avec la lampe de poche. Lorsqu'on accède à un endroit, l'intérieur d'une usine désaffectée, où personne n'est venu, ni vient, on est complètement plongé dans un univers parallèle. On ressent en même temps comme une angoisse face au vide et au silence qui pèsent alors sur nous.

Le rayon de la lampe de poche suit par terre un pigeon. Quand le pigeon se met à courir, le rayon de la lampe de poche se met à courir aussi, il perd le pigeon, continu à courir... Puis le rayon de la lampe de poche se promène dans l'usine.

Le rayon de lumière arrive sur des personnes couchées par terre. Certaines ouvrent des yeux. Le rayon de lumière les quitte rapidement.

Off on entend parler en kurde.

Un échange de paroles entre ceux *des cent* qu'on a vu et d'autres, des nouveaux ou ceux d'une autre ville : Haiastan emmène des personnes que les autres ne connaissent pas. Pendant qu'ils sortent leurs bombes des sacs à dos, puis au moment où la peinture est projetée sur les murs, leurs paroles circulent :

*Haiastan : C'est ça que j'aime dans ces endroits abandonnés, c'était comme si le temps s'était arrêté, je veux que ça reste spontané, en utilisant l'espace sinon c'est pas la peine, l'architecture, l'identité de l'endroit quoi. On voulait mettre son nom là, ou on ne nous attendait pas. Que ça reste une signature personnelle apposé sur un environnement concret en le changeant aussi peu que possible. J'avais envie de peindre enfermé dans la solitude de ce genre de lieux. Quand j'y entrais, j'avais la sensation de liberté. La matière, le décor, les couleurs, le tracé direct...*

*Nitch : C'est le silence et le petit résonnement des billes de mes bombes de peinture que j'aime dans ces endroits désaffectés. Ces lieux représentent un contraste avec le présent, l'actuel. Et si tu trouves pas ta place dans ce présent, tu peux t'échapper vers ces terrains, tu y retrouves des potes, tu fais des dessins...*

Je voudrais créer l'atmosphère quand on taggait la nuit, mais pas d'une manière réaliste : une atmosphère clandestine, la lumière des lampes de poches, mais aussi je voudrais un éclairage « nuit » pas réaliste, l'éclairage par la lune. Parfois, ces

endroits nous semblaient être le paradis sur terre, avec le silence, l'isolement. On se sentait privilégié de pouvoir profiter d'un tel endroit.

Le tag, c'est l'imprévu, nous ne savons jamais si nous allons réussir à entrer dans le chantier en démolition, nous ne prévoyons pas quel dessin nous allons y faire, car moi je continue la ligne que mon ami a commencé à taguer à côté de moi.

*Le support doit déjà être une peinture en soi avant même d'y avoir apposé mes éléments propres, mes éléments graphiques.*

*Je ne cherche pas seulement un mur, mais tout un environnement. Ma peinture et mon tracé sont en lien direct avec l'endroit choisi.*

*Et tu n'as presque pas droit à l'erreur.*

*La première fois que j'ai graffé, j'étais venu voir des amis peindre, j'avais une bombe sur moi et j'ai fait un dessin très rapide sur un mur pourri, ça m'a plu...puis après j'ai réalisé des scènes beaucoup plus complexes, mais toujours avec trois bombes en poches.*

Parfois la lampe de poche est dirigée vers quelque chose qui bouge dans le noir, un animal...

Éclairé par la lampe de poche, un des garçons remonte sa manche et montre à l'autre le tatouage TWE sur le haut du bras.

*Jokka : L'espace architectural apporte en effet à mes modules quelque chose de plus. Partant de cette optique, je réalise mes dessins dans une démarche d'expérimentation de la forme, de la couleur et du volume, et je relie mes formes aux lieux que j'investis pour créer un effet de trompe l'œil. Il n'y a rien de systématique dans mon action, je trouve un espace qui me plaît et me demande ce que je pourrais en faire. Une idée naît pour un lieu à cause de ses propres contraintes.*

*Haiastan : Quand j'arrive dans l'endroit, c'est toujours étrange, entre mal être et bien être, on ne sait jamais sur quoi on va tomber : un cimetière de pigeons, un repère de réfugiés, un animal en décomposition. On ne se sent pas forcément à sa place. Mais*



*en même temps, on se sent l'âme explorateur qui va découvrir un trésor. La plupart du temps on trouve un lavabo, des archives laissées par terre... En fin de compte c'est plutôt une grande part de l'imaginaire qui est mise en éveil : l'activité qu'il y avait dans ce lieu, ou encore la manière dont son évacuation s'est déroulée.*

*Nitch : Nous étions attirés par ces endroits abandonnés. On adorait s'y retrouver pour « décompresser ». Il y avait un côté secret qui nous préservait des aspects énervants, flics, voisins, embrouilles. En général on y croise personne.*

Dans la pénombre, on voit les couleurs apparaître. L'atmosphère change, le son de la bombe est fort, il ressemblera à un son qui détruit, qui saccage. Et là, dans cet espace surgit un graff gigantesque. La ligne du tag, horizontale, continu en dépit de ses bifurcations incessantes. Elle procède de proche en proche, le tracé continu d'un mur à un autre. Le graff se pose dans un lieu, s'y pose seulement, tout en visant déjà ailleurs, tout en étant ailleurs, en le faisant dériver vers d'autres lieux, d'autres espaces. Le propre du tag, du graff, n'est pas la fixité, mais le mouvement. La transgression de la limite. Je ne filmerais pas le tag en entier, juste les couleurs qui sortent des bombes.

On les entend s'appeler Skuze, Arone, Nitch, on voit vaguement leurs visages sous les capuches.

Les voix des tagueurs parlent : *les stages payés qu'ils cherchent, qu'ils ne trouvent pas, et s'ils trouvent, on ne paye pas les stagiaires...* Puis ils parlent de ceux qui viennent plus tager : *ils travaillent depuis des années, et c'est pour cette raison qu'ils ont dû arrêter le tag. Continuer le tag, ça serait une possibilité de « privilégiés ».*

Le contraste entre la violence du son et les conversations off entre *les cent*.

Après que les taggers ont quitté le lieu, on verra le graff sur le mur, le son s'est calmé, l'endroit est abandonné. Le graff est peu visible dans la nuit. Mais les couleurs ont transformé le chantier. Tagger était un jeu interactif entre les formes et les couleurs et l'environnement. Avec les lumières lointaines des rues, ça ressemble à un décors de science fiction. En tout cas, je le filmerais comme ça.

On voulait immortaliser l'endroit (le terrain, l'usine) avant sa démolition. C'est comme quelque chose de très personnel, même si partagé entre nous, intimiste, car peu de gens voient finalement ces peintures. Elles sont démolies avec l'endroit.

On entend vaguement les voix, lointaines ( les taggeurs s'éloignent), faibles, comme si elles n'avaient rien à faire là.

Dans le noir, on entend Haiastan appeler : *Jacques !*

Le rire des autres. Puis on entend faiblement la voix de Nitch (Jacques Dong) qui explique avec des mots à lui pourquoi il s'appelle Jacques :

*Jacques Dong parle de sa mère qui vit seule avec Jacques et la sœur de Jacques ; pourquoi elle est parti de Chine populaire enceinte de Jacques qui était son deuxième enfant et qu'elle voulait garder, comment elle vit seule à Paris avec ses deux enfants. Pourquoi Jacques Dong s'appelle Jacques ? La mère de Jacques voulait que son fils ait un prénom français puisqu'il va vivre en France. À l'hôpital, elle ne savait pas comment l'appeler, on lui a dit : Jacques.*

La voix d'Haiastan : *Jacques s'est trouvé un autre nom : Nitch.*

Les taggeurs escaladent le mur par lequel ils sont entrés. On entend appeler : *Nitch !*

La voix de Nitch : *C'est mettre de la couleur dans ma vie... J'ai juste envie de me faire plaisir.*

Le jour se lève. L'intérieur de l'usine. Les kurdes roulent leurs matelas, couvertures, et les cachent derrière une palissade, ou il y a déjà des bombes de peinture et une échelle. Un ou deux pigeons marchent par terre. Plan fait à la main. La lumière du petit matin.

La même lumière du petit matin. Dans un petit appartement, deux garçons mangent dans la cuisine sans faire du bruit, des choses chinoises à la vapeur.

Ils n'ont pas allumé la lumière. Ils se servent des mêmes lampes de poches pour éclairer qu'ils utilisaient dans le métro et sur le chantier. On les retrouve au moment où l'un dit : *ça changerait le monde...* On ne voit pas très bien leurs visages. On aura une sensation étrange qu'ils n'ont pas la même taille.

L'autre dit : *c'est un vrai kiffe...*

Une femme chinoise entre dans la cuisine, allume la lumière. On voit Haiastan et Nitch enfants. Ils ont 13 ans. La femme dit bonjour à Haiastan en français avec un accent tellement fort qu'on comprend à peine, et elle parle à Jacques en chinois. On a l'impression qu'elle l'engueule. Haiastan ne comprend rien, sauf quand elle dit son prénom Jacques.

Dehors, par la fenêtre, on voit le jour se lever.

Haiastan et Nitch sortent les bombes de leurs sacs, et remettent les affaires d'école. En plan serré.

On entend la femme toujours engueuler Nitch en chinois, c'est comme un flot de paroles non interrompues.

La femme fait un geste gentil sur le visage d'Haiastan. Le flot de paroles en chinois continu.

Toute cette scène sera dépourvue de réalisme : la lumière de la lampe de poche, la lumière violente tout d'un coup, le visage de la femme, les têtes baissées des deux garçons sur le repas chinois, leurs mains qui enlèvent les bombes de peinture du sac et remettent les cahiers d'école.

En lettres, apparaît sur l'écran à travers l'image:

**Nous l'avons appelé TWE, ce qui veut dire Train - Wagon - Est.**

La même lumière du petit matin. La ville, vu du toit de l'immeuble.

Petit matin. Une silhouette (Nitch) passe par les toits d'un immeuble à un autre. Il saute en traversant les toits, ses mouvements ont quelque chose de joyeux.

La ville est là, en bas. Il dessine un ange. Puis un autre, sur plusieurs toits, dans les hauteurs. (on entend le bruit de la ville avec une sirène de police, au milieu des autres bruits).

Sur un mur, la nuit, des traces de peinture. On voit les capuches, les bras avec la peinture. Des silhouettes énormes apparaissent derrière eux, comme Gulliver, c'est à ce moment que les silhouettes des tagueurs paraissent petites, on voit que ce sont des enfants. Les grandes silhouettes en uniformes donnent des coups de bottes dans les jambes des tagueurs. Un des garçons tombe par terre.

Une voiture de police traverse Paris la nuit, on la perd par moments, on entend juste le son de la sirène...

La voiture de police est arrêtée devant le commissariat, de cette voiture sortent des policiers et deux enfants.

La pendule du commissariat, la table devant avec un téléphone. Par la fenêtre derrière on voit qu'il fait nuit. La pendule montre qu'il est trois heures. Le combiné de téléphone est décroché. On entend une voix d'homme : *elle ne parle pas français*. De dos, un enfant s'approche du téléphone et parle en chinois.

Devant le commissariat. Deux femmes sortent du commissariat, chacune tient un enfant par la main. Une des femmes est la chinoise. Son enfant n'arrive pas à marcher, il boîtie. Ces scènes sont aussi sombres et clandestines que les scènes des tags la nuit.

Nuit. Un endroit sur la petite ceinture. Trois personnes sont penchées sur un garçon par terre. Son pantalon est déchiré à la cuisse, et à travers, on voit une blessure, du sang. C'est Nitch. Ils parlent de la bagarre qui a eu lieu entre crews pour savoir à qui appartiendrait le meilleur mur.

Nitch : *A Bourges j'ai trouvé une usine. Personne n'y est entré depuis des années...*

On entend les pas des personnes qui s'éloignent en courant.

Jour. Le même lieu sur la petite ceinture. Devant un graff, recouvert en partie par un autre graff, il y a par terre un couteau avec du sang séché.

La voix de Nitch continue:

*Le gardien passe quelquefois, rarement, mais mieux vaut l'éviter. On va faire une ouverture derrière, là, où le gardien ne la verra pas.*

Plan court, tremblé, fugitif.

L'usine à Bourges. Jour.

Skuze, Arone, et Haiastan contournent l'usine, passe devant le gardien avec un chien.

Le gardien ne bouge pas, ils font partie des passants. Ils arrivent vers une partie de l'usine qui est désaffectée.

L'usine désaffectée, dans la semaine, il y a le gardien de l'autre partie de l'usine. Celle qui fonctionne. Le fonctionnement de cette partie d'usine restera abstrait. Comme dans *Stalker*, là-bas, derrière la Zone.

La voix de Nitch continue :

*On va laisser l'endroit ouvert, on va cacher l'échelle et une partie des bombes de peinture à l'intérieur de l'usine.*

Avant de rentrer dans l'usine désaffectée, ils se préparent une sortie de secours en découpant les grillages à la pince-monseigneur, au cas où ils se feraient courser par le gardien du dépôt en pleine nuit. Comme il aura juste une lampe de poche, il n'aura aucune chance de voir par où ils s'étaient enfuis.

La voix de Nitch continue : *Je vais là où mes angoisses m'attirent. J'aime explorer des endroits sombres, chaotiques, détruits et violents.*

On les quitte devant la partie désaffectée de l'usine.

La cabine du gardien. C'est la fin de la journée. On entend le chien aboyer, enfermé dans la cabine du gardien. Toujours cette ambiance de la Zone.

Plan tremblé. Fugitif.

Nuit. Skuze, Arone et Haiastan devant la partie désaffectée de l'usine.

La voix de Nitch continue:

*Je vais là où je me sens seul en face de moi-même, et ma peinture est ce qui ressort de ces moments privilégiés.*

Ils cassent un trou dans la porte ou la fenêtre murée. Ils entrent à l'intérieur, cachent l'échelle et les bombes.

La voix de Nitch continue : *Quand j'y peins, j'ai l'impression de redonner la vie après la mort ! Il s'agit d'immortaliser l'endroit avant sa destruction.*

Puis on entend la voix d'Haiastan :

*Aujourd'hui Jacques Dong est retourné en Chine. Sa mère est resté en France.*

Ils repartent. Derrière eux on voit le trou dans le mur.

Jour. Haiastan passe devant le gardien. Le gardien ne bouge pas. Il contourne l'usine qui fonctionne, et derrière, il entre par le trou qu'ils avaient fait, dans la partie désaffectée de l'usine.

L'usine désaffectée, des espaces vides, des murs délabrés.

Le rez-de-chaussée de l'usine, comme les fenêtres sont murées, est sombre.

Il remonte vers les étages plus haut. La lumière du jour apparaît. La lumière paraît très forte après la pénombre, comme si elle nous aveuglait. Le silence total.

Progressivement la perspective change, des escaliers apparaissent, des voûtes, des personnages attablés au fond de la salle. Le personnage qui tague, Haiastan, sera en silhouette. On entendra le bruit de la bombe de peinture, sa respiration.

Par la vitre, on voit plus loin la partie d'usine qui fonctionne.

En fin de journée, le gardien qui fait la ronde dans cette partie avec son chien.

Dans la partie désaffecté, Haiastan continu son tag.

Dans le parti qui fonctionne, le gardien fait sa ronde avec son chien.

Dans la partie désaffectée, Haiastan termine rapidement son tag.

Entre la partie désaffectée et celle qui fonctionne, il y a un grillage. Le gardien voit un trou dans le grillage, s'y glisse avec son chien.

Fin de la journée. Le gardien parcourt la partie désaffectée de l'usine avec les nouvelles perspectives, les escaliers apparaissent en face de lui, là où il n'y avait qu'un mur. Le gardien sera filmé de la même manière que le tagger, on verra ses gestes, on verra de dos son uniforme.

On entend le chien aboyer.

Il fait presque nuit. On entend quelqu'un escalader. Dans les lieux où l'on graffe, il y a d'autres groupes de taggers qui viennent. Une fois qu'ils ont repéré que le mur en bas était cassé. Quelquefois ils couvrent nos tags par leurs tags, nos signatures par

leurs signatures. C'est un espace de guerre. Les murs changent, sont couverts de plusieurs couches de graphes. Je voudrais filmer cette transformation. Les escaliers, les voûtes faites seulement avec du noir que le personnage a laissé derrière lui, se couvrent par des couleurs vives des signatures d'autres groupes.

Jour. Le rez-de-chaussée de l'usine est sombre. La respiration du personnage, du tagger, résonne dans cet espace vide. Le personnage deviendra de plus en plus familier. Sans avoir vu son visage, ce sont ses gestes que l'on retrouve. Le personnage ne se cache pas, par moments on apercevra son visage, on verra que c'est Haiastan.

C'est sa main et les traces que la bombe de peinture fait sur les murs qui seront filmés. La lumière aussi, les traces de peinture qu'il a fait sur les vitres changent la lumière qui tombe sur le sol.

Au premier étage, Haiastan passe devant ses dessins couverts par d'autres tags. On voit sa main avec la bombe de peinture. La peinture sortant de la bombe recouvre les tags et à nouveau les perspectives apparaissent.

Haiastan repart le soir. La nuit tombe sur la vitre où il y a son dessin.

La lumière du matin sur cette vitre, Haiastan arrive, on l'entend escalader, décapsuler la bombe de peinture, une nouvelle ligne apparaît.

Ce que j'aimerais montrer de cette usine désaffectée, ce n'est pas l'aspect délabré, c'est l'espace, la lumière, un lieu qui se prête à la transformation. Par les dessins qui apparaîtront, la perspective change, il y a une nouvelle lecture de cet espace. Le personnage (Haiastan) sera là, au début, comme une silhouette, puis on s'approchera de plus en plus de lui, on verra son visage.

Le soir, Haiastan traverse l'espace de l'usine, longe un couloir, il y a un escalier à droite, mais c'est l'escalier de son dessin. Il retrouve la sortie. Derrière lui on voit la vitre avec le dessin d'un insecte géant presque englouti dans la nuit, mais que l'on devine quand même.

Le matin, Haiastan remonte au dernier étage de l'usine, le seul espace encore vide.

Le son de la bombe qui projette la peinture. La transformation du dernier mur. À côté du dernier mur, il y a la fenêtre de l'usine. Par la vitre, on voit la partie de l'usine qui fonctionne, et plus loin la ville.

Jour. Des ouvriers referment le trou dans le mur, fait par les tagueurs, en clouant une taule riftée.

C'est la fin de la journée. La ville commence à s'éclairer. Haiastan laisse cette vitre sans dessin. La ville, derrière la vitre, fait partie de la perspective de son dessin.

Soir. Il fait presque nuit, Haiastan redescend les étages, traverse l'espace créé par lui. Les dessins forment des nouvelles perspectives, et une fois cet espace filmé, on aura réellement la sensation d'un lieu différent. Un lieu créé par ses dessins.

Haiastan se perd lui-même dans ce lieu transformé.

Haiastan descend au rez-de-chaussée de l'usine, il se dirige vers le trou qu'ils avaient fait dans le mur. Le trou a été rebouché dans la journée par une taule riftée, accrochée du côté extérieur. Haiastan prend une barre de fer pour trouer la taule riftée. N'y parvient pas. Maintenant, il fait noir dans l'usine. On voit (vaguement) Haiastan, cherchant une possibilité de sortir de là... On entend encore dans le noir ses pas, il trébuche contre quelque chose de métallique.

Jour. Des ouvriers arrivent avec des machines de démolition. Ils entrent dans l'usine désaffectée. Ils traversent les salles avec les nouvelles perspectives, remontent dans les étages. On les entend s'appeler d'un endroit à un autre. Le nouvel espace fonctionne, ils s'arrêtent devant le mur qu'ils ont pris pour un couloir, car la perspective continue...

C'est la fin de la journée. La lumière change.

Jour. La gare d'Austerlitz

Un train quitte la gare d'Austerlitz. On voit un tag sur le train, des lettres, une signature : Haiastan. Ce plan est fait à la main, tremblé.

La nuit. Le train traverse le paysage de nuit. Les lumières des vitres font un trait



lumineux, vu la vitesse du train. Le graff Haiastan est pourtant lisible, il avance plus lentement que le train (trucage).

Le ciel de nuit. Dans le ciel, une petite lumière d'un avion se déplace dans la même direction que le train.